

Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et réponses

Année LII n° 596

MENSUEL

Février 2017

Le numéro 4 €

BENOÎT XVI

La figure de Benoît XVI, à la lumière de sa biographie, de son Pontificat, ainsi que de sa renonciation à poursuivre le mandat pétrinien, nous apparaît comme multiforme et parsemée de subjectivismes et d'attitudes qui l'ont conduit à accomplir des actions parfois contradictoires les unes avec les autres.

Né le 16 avril, un Samedi Saint, en 1927, dans la maison de ses parents à Marktl am Inn, en Bavière, au numéro 11 de la Schulstrasse, il fut baptisé le jour même. La famille était profondément catholique et avait une vénération pour le Souverain Pontife. « *Le Pape de l'époque, Pie XI* », affirme Benoît XVI, « *était pour nous le Pape par excellence. Il était le Vicaire du Christ, une personne qui était infiniment au-dessus de nous mais aussi très proche parce qu'il était le pasteur de tous. Nous vénérions et nous aimions le Pape... et nous le considérions en même temps infiniment loin, infiniment en haut*¹. »

Le contexte dans lequel naquit et grandit Joseph était d'une catholicité de moule traditionnel : « *dans mon cas le monde de la foi était très solide et sûr*². » Dans une lettre à l'enfant Jésus, à l'âge de sept ans, il demanda un missel, une chasuble de Messe verte et un Cœur de Jésus. Fasciné par la liturgie de la sainte Église Romaine, le petit Joseph fut ravi par le monde secret et mystérieux des rites sacramentels et commença ainsi à jouer au prêtre, un jeu qu'il qualifie aujourd'hui de très « *beau* », et à cette époque « *très répandu* »³. Jusqu'au Concile Vatican II, en effet, et tant que le *Vetus Ordo* était célébré, c'est-à-dire tant qu'il y avait une prédominance de la vie de la foi au sein des nations européennes, les petits garçons pratiquaient souvent l'imitation du prêtre dans des actes bien précis : à l'autel et en chaire.

Tant dans son autobiographie⁴ que dans les *Dernières conversations* émerge l'importance pour Joseph Ratzinger de son éducation catholique familiale, imprégnée de foi,

Sommaire

Cristina Siccardi :

- *Benoît XVI*, p. 1

- *Les dernières conversations*, p. 6

Sources: "Riscossa cristiana" 10 et 24 septembre, 8 octobre 2016 Traduit par nos soins.

de dévotion et de pratique religieuse convaincue. Tout ce vécu familial catholique est appelé par Benoît XVI « *expérience* »⁵ selon un système conceptuel typiquement moderne. L'expérience, selon l'acception de la culture contemporaine, en effet, n'est pas considérée comme un état stable mais comme un état transitoire, qui peut plus ou moins avoir une influence sur nous. La tradition catholique influença Ratzinger jusqu'à un certain âge, pour ensuite évoluer vers le progressisme et le modernisme avec les études universitaires, jusqu'à arriver aux années euphoriques de Vatican II, qu'il accueillit avec de grands souhaits de renouveau pour l'Église, pour se rendre compte ensuite qu'il était insatisfait des outrances du post-Concile. Après quelques nouvelles réflexions, en tant que Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi puis en tant que Pontife, il envoya des signaux conservateurs : pour contenter les branches conservatrices et traditionnelles de l'Église, ou en vertu de ce qu'il avait vu, entendu, vécu dans sa maison et dans les églises de Bavière ? Ou pour les deux raisons ? C'est un fait que Maria, sa sœur, a été un point fixe pour sa foi : « *Je dirai qu'elle n'a*

1. BENOÎT XVI, *Ultime conversazioni (Dernières conversations)*, avec P. Seewald, Corriere della Sera, Milan 2016,

2. *Ibidem*.

3. *Ibidem*.

4. J. RATZINGER, *La mia vita (Ma vie, titre original de l'œuvre : Aus meinem Leben Erinnerungen 1927-1977)*, San Paolo, Cinisello Balsamo (MI) 1997.

5. BENOÎT XVI, *Dernières conversations*.

COURRIER DE ROME

Responsable, Emmanuel du Chalard de Taveau

Administration, Abonnement, Secrétariat : B.P. 10156 - 78001 Versailles Cedex - N° CPPAP : 0714 G 82978

E mail : courrierderome@wanadoo.fr - Site : www.courrierderome.org

Les numéros du Courrier de Rome sont disponibles gratuitement en format pdf sur le site. Pour un numéro du Courrier de Rome imprimé en format A4 sur papier, commander sur le site ou écrire au secrétariat, prix 4 euros.

Pour acheter une publication du Courrier de Rome, commander par le site, par fax (0149628591) ou par le mail du Courrier de Rome. Paiement à réception de la commande.

Pour un abonnement en version papier du Courrier de Rome les tarifs sont les suivants :

- France : abonnement 30 € - ecclésiastique, 15 € - Règlement à effectuer : soit par chèque bancaire ou à l'ordre du Courrier de Rome, payable en euros, en France ; soit par C.C.P. Courrier de Rome 1972-25 F Paris.
- Étranger : abonnement, 40 € - ecclésiastique : 20 € - Règlement : IBAN : FR81 2004 1000 0101 9722 5F02 082 BIC : PSST FR PPP AR

pas influé sur les contenus de mon œuvre, sur mon travail théologique, mais par sa présence, sa façon de vivre la foi, son humilité, elle a préservé le climat de la foi commune, celle dans laquelle nous avons grandi, qui a mûri avec nous et s'est imposée avec le temps. Cette foi s'est renouvelée en accueillant le Concile, mais elle est demeurée solide. C'est donc l'atmosphère de fond de ma pensée et de mon existence qu'elle a sans aucun doute contribué à former. »

Joseph grandit dans une famille où certains parents étaient consacrés, comme l'oncle don Alois et la tante, sœur Theogona, et cela aussi contribua à sa vocation : « *À cette époque c'était normal. Dans les grandes familles paysannes il y avait beaucoup d'enfants, et parmi eux il y avait toujours un religieux.* » Bien que nostalgique de l'harmonie qu'il avait connue en famille, l'abbé Joseph s'opposera à la « *dévotion plâtrée* » du dix-neuvième siècle, dans laquelle son père avait été formé.

LES CONTRADICTIONS D'UNE IMPOSSIBLE

« RÉFORME DANS LA CONTINUITÉ »

Une série de contradictions existentielles émergent du vécu religieux de Benoît XVI. Si d'un côté il est devenu prêtre à cause de l'appel impérieux de la Sainte Messe (« *Je dirai que c'était le fait d'entrer toujours plus dans la liturgie. Reconnaître que la liturgie était vraiment le point central et chercher à la comprendre, avec tout l'enchevêtrement historique qui la sous-tend* »), de l'autre, malgré le *Motu Proprio Summorum Pontificum* du 7 juillet 2007, avec lequel il donna droit de citoyenneté dans le monde catholique à la Messe de toujours, il a continué à célébrer le *Novus Ordo* parce qu'il ne considère pas le *Vetus Ordo* comme une autre Messe, mais il voit deux formes différentes d'un seul et même rite. Benoît XVI pense qu'il est suffisant d'exhumer le Saint Sacrifice selon le rite qui, avant la réforme liturgique, était considéré comme « *la chose la plus importante* », pour obtenir une heureuse réconciliation de l'Église avec elle-même. En réalité la Sainte Messe de Saint Pie V continue d'être la chose la plus importante, parce qu'elle est le cœur de l'unique vérité révélée par Jésus-Christ. En résumé : les deux Messes, et c'est aujourd'hui plus manifeste que jamais, représentent deux fois différentes.

Pour arrêter à temps la campagne de résistance contre le *Novus Ordo*, le 30 octobre 1969, Mgr Benelli de la Secrétairerie d'État ordonna à Bugnini de publier la réglementation, déjà envoyée le 20 octobre aux Conférences épiscopales, qui permettait l'usage du *Vetus Ordo* jusqu'au 28 novembre 1971. Il est intéressant de lire le récit de ces jours controversés dans le livre *Ma vie* du Cardinal Joseph Ratzinger :

« Le [...] grand événement au début de mes années à Ratisbonne fut la publication du missel de Paul VI, avec l'interdiction quasi complète du missel précédent, après une phase de transition d'environ six mois. Le fait qu'après une période d'expérimentations, qui avaient souvent défiguré la liturgie, on revienne à un texte liturgique à caractère obligatoire, était à saluer comme quelque chose de certainement positif. Mais je restais stupéfait de l'interdiction du missel ancien, car une telle chose ne s'é-

tait jamais produite dans toute l'histoire de la liturgie. On voulut donner l'impression que c'était une chose tout à fait normale. Le missel précédent avait été réalisé par Pie V en 1570, faisant suite au Concile de Trente ; il était donc normal qu'après quatre cents ans et un nouveau Concile, un nouveau Pape publiât un nouveau missel. Mais la vérité historique est différente. Pie V s'était limité à faire réélaborer le missel romain alors en usage, comme cela avait toujours été fait au long des siècles pendant le cours vivant de l'histoire. Comme lui, beaucoup de ses successeurs avaient de nouveau réélaboré ce missel, sans jamais opposer un missel à un autre. Il s'est toujours agi d'un processus continu de croissance et de purification, dans lequel toutefois la continuité n'était jamais détruite. Il n'existe pas de missel de Pie V créé par lui. Il y a seulement la réélaboration ordonnée par lui, comme phase d'un long processus de croissance historique. Le nouveau, après le Concile de Trente, fut d'une autre nature : l'irruption de la réforme protestante avait eu lieu surtout sous la modalité de « réformes » liturgiques.

Il n'y avait pas implicitement une Église catholique et une Église protestante placées l'une à côté de l'autre ; la division de l'Église eut lieu presque imperceptiblement et trouva sa manifestation plus visible et historiquement plus incisive dans le changement de la liturgie, qui, à son tour, se révéla très diversifiée sur le plan local, si bien que les frontières entre ce qui était encore catholique et ce qui ne l'était plus étaient souvent bien difficiles à définir. Dans cette situation de confusion, rendue possible par l'absence d'une réglementation liturgique unitaire et par le pluralisme liturgique hérité du Moyen Âge, le Pape décida que le Missale Romanum, le texte liturgique de la ville de Rome, en tant que sûrement catholique, devait être introduit partout où on ne pouvait pas se référer à une liturgie qui remontât au moins à deux cents ans plus tôt. Là où cela se vérifiait, on pouvait maintenir la liturgie précédente, étant donné que son caractère catholique pouvait être considéré comme sûr. On ne peut donc pas du tout parler d'une interdiction concernant les missels précédents et jusqu'à ce moment-là régulièrement approuvés.

Or, au contraire, la promulgation de l'interdiction du missel qui s'était développé au cours des siècles, depuis le temps des sacramentaux de l'antique Église, a constitué une rupture dans l'histoire de la liturgie, dont les conséquences ne pouvaient qu'être tragiques. Comme cela était déjà arrivé de nombreuses fois auparavant, il était tout à fait raisonnable et pleinement en ligne avec les dispositions du Concile que l'on arrivât à une révision du missel, surtout en considération de l'introduction des langues nationales. Mais à ce moment-là arriva quelque chose de plus : on démolit l'édifice ancien et on en reconstruisit un autre, en utilisant le matériau dont était fait l'édifice ancien et en utilisant aussi les projets précédents [...] le fait qu'il ait été présenté comme un édifice nouveau, opposé à celui qui s'était formé au cours de l'histoire, que l'on interdît ce dernier et que l'on fit en quelque sorte apparaître la liturgie non plus comme un processus vital mais comme un produit d'érudition de spécialiste et de compétence juridique, a entraîné pour nous des dommages extrêmement graves. De cette façon, en effet, s'est développée l'impression que la liturgie est

"faite", qu'elle n'est pas quelque chose qui existe avant nous, quelque chose de "donné", mais qu'elle dépend de nos décisions. Il s'ensuit que l'on ne reconnaît pas cette capacité décisionnelle seulement aux spécialistes ou à une autorité centrale, mais qu'en définitive chaque "communauté" veut se donner sa propre liturgie. Mais quand la liturgie est quelque chose que chacun fait soi-même, alors elle ne donne plus ce qui est sa véritable qualité : la rencontre avec le mystère, qui n'est pas notre produit, mais notre origine et la source de notre vie. Pour la vie de l'Église il est dramatiquement urgent d'opérer un renouveau de la conscience liturgique, une réconciliation liturgique, qui mène à reconnaître l'unité de l'histoire de la liturgie et comprenne Vatican II non comme une rupture, mais comme un moment d'évolution. Je suis convaincu que la crise ecclésiale dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui dépend en grande partie de l'effondrement de la liturgie, qui est parfois est même conçue "etsi Deus non daretur" : comme si en elle il n'importait plus qu'il y ait Dieu, qu'Il nous parle et nous écoute. Mais si dans la liturgie n'apparaît plus la communion de la foi, l'unité universelle de l'Église et de son histoire, le mystère du Christ vivant, où donc l'Église apparaît-elle encore dans sa substance spirituelle ? Alors la communauté se célèbre seulement elle-même, sans que cela en vaille la peine. Et étant donné que la communauté en elle-même n'a pas de subsistance, mais, comme unité, elle a son origine dans la foi du Seigneur lui-même, il devient inévitable dans ces conditions que l'on arrive à la dissolution en partis de toutes sortes, à l'opposition partisane dans une Église qui se déchire. »

Il ne s'agissait donc pas de pinaillages liturgiques pour traditionalistes grisonnants, nostalgiques du passé, mais de claires questions doctrinales qui touchaient le rite eucharistique, acte central de la vie de tout catholique. Écoutons ce qu'écrit le Cardinal Ratzinger dans un passage de *Introduction à l'esprit de la liturgie*, où l'on comprend sa pensée sur la ritualité du Saint Sacrifice :

«... il devrait être clair pour tous que les actions extérieures sont complètement secondaires. L'agir devrait disparaître quand arrive ce qui compte : l'oratio. Et il doit être bien visible que l'oratio est la chose qui compte le plus et qu'elle est importante précisément parce qu'elle donne de la place à l'actio de Dieu. Celui qui a compris cela comprend facilement qu'à présent il ne s'agit plus de regarder le prêtre ou de rester à le regarder, mais de regarder ensemble le Seigneur et d'aller à sa rencontre. L'apparition presque théâtrale d'acteurs différents, à laquelle il est aujourd'hui donné d'assister surtout dans la préparation des offrandes, passe très simplement à côté de l'essentiel.

Si les actions extérieures (qui en soi ne sont pas nombreuses et dont on augmente artificiellement le nombre) deviennent l'essentiel de la liturgie, et si celle-ci est ramenée au rang d'un agir générique, alors on méconnaît le vrai théodrame de la liturgie, qui est même réduit à une parodie [...]. À cet égard l'éducation liturgique des prêtres et des laïcs est aujourd'hui lacunaire dans une très triste mesure.

Il reste ici beaucoup à faire. »

MODERNE ET CRITIQUE

Benoît XVI a toujours été un théologien de style critique et moderne. Une de ses lectures fondamentales, au cours de ses années d'études, a été *Der Umbruch des Denkens* (*Le virage de la pensée*) du théologien moral et spécialiste d'éthique sociale Theodor Steinbüchel. Laisant derrière lui Aristote et Saint Thomas, le jeune Ratzinger n'avait aucune intention d'évoluer au sein d'une philosophie qu'il définit comme « désuète, apprêtée et étiquetée, mais de la comprendre comme une interrogation – que sommes-nous vraiment ? – et, surtout, de connaître la philosophie moderne. C'est dans ce sens que j'étais moderne et critique. La lecture de Steinbüchel fut très importante parce qu'il fournit – entre autres dans les deux volumes consacrés à la fondation philosophique de la théologie morale chrétienne, *Die philosophischen Grundlangen der christlichen Moralthéologie – une large introduction à la philosophie moderne, que je cherchais justement à comprendre et à étudier.* »

La curiosité philosophique et théologique a pris le dessus et l'étudiant Ratzinger ne s'est pas contenté d'embrasser un système prédéfini ou d'enrichir la tradition théologique : la *Summa Theologiæ* de Saint Thomas était pour lui dépassée, et il se proposa d'observer dans une nouvelle perspective les théologiens du Moyen Âge et de l'âge moderne, pour poursuivre dans cette voie.

En 1946 il s'inscrivit à l'Institut supérieur de philosophie et de théologie de Freising ; l'année suivante il se transféra au séminaire interdiocésain Herzogliches Georgianum de Bavière, où confluaient tous les candidats au sacerdoce de Bavière, et il continua ses études de philosophie et de théologie à l'Université Ludwig Maximilian jusqu'en 1950. Il décrira les années à Freising comme une période culturellement très riche et stimulante.

Dans les séminaires et les facultés allemands, pendant les années quarante et cinquante, le ferment de la *Nouvelle théologie* était impressionnant par sa vivacité qui enthousiasmait les jeunes séminaristes français et allemands de l'époque, qui sentaient l'exigence d'un fort renouvellement, considérant comme vétustes la philosophie et la théologie traditionnelles. Le personnalisme que l'on respirait dans les séminaires allemands de l'époque frappa profondément Ratzinger, au point de lui apparaître comme « le point de départ pour mes réflexions philosophiques et théologiques ».

POUR UN VIRAGE DANS L'ÉGLISE, SANS RUPTURE AVEC LE PASSÉ

Une autre lecture fondamentale fut celle de *Catholicisme* d'Henri-Marie de Lubac, celui-ci, d'après Ratzinger accompagnant le lecteur d'une façon de croire individualiste et étroitement moraliste vers le large d'un credo pensé et vécu socialement, communautairement. On lui proposait donc une foi différente de celle qu'il avait vécue dans son enfance. Y eut-il conflit entre les deux ?

« Il se s'agit pas d'un conflit, cela signifie acquérir une vision plus ample de la foi, qui pour moi n'était absolument pas en opposition avec la dévotion apprise dans mon enfance. Parce dans la piété de notre enfance aussi, il était

clair que l'amour pour le prochain était une chose importante et que la foi investit la totalité de l'histoire [...]. J'ai vraiment trouvé une continuité intrinsèque et j'ai aussi éprouvé de la joie par le fait qu'après ces formulations un peu désuètes on puisse voir la foi d'une façon nouvelle, plus ample et justement insérée dans la vie moderne. En ce sens ce fut un virage, certainement. Mais cela ne se fit pas sous le signe de la discontinuité. » On pourrait à raison dire qu'il s'agit là de la théologie de l'abbé Joseph Ratzinger, du Cardinal Ratzinger, de Benoît XVI, et du Pape émérite.

Pour dépasser un moment critique d'une routine ennuyeuse qui s'était incrustée au sein des instituts d'études ecclésiastiques, émergèrent une sorte de mépris pour le passé et un enthousiasme effervescent pour la nouveauté qui se dessinait. « Nous étions progressistes. Nous voulions renouveler la théologie et avec elle l'Église, en la rendant plus vivante. Nous avions de la chance parce nous vivions une époque dans laquelle, sur l'impulsion du mouvement jeune et du mouvement liturgique, s'ouvraient de nouveaux horizons, de nouvelles voies. Nous voulions que l'Église progresse et nous étions convaincus que de cette façon elle rajeunirait. »

C'est l'esprit du Concile Vatican II, l'esprit qui a mené au *Novus Ordo* de Paul VI, qui a permis la rencontre inter-religieuse d'Assise de Jean-Paul II, qui a donné le départ des malheureux *mea culpa* de l'Église catholique, qui a mené à l'anéantissement de la doctrine, à la destruction du catéchisme pour les enfants, à l'appauvrissement dans les églises, à la formule aniconique de l'art sacré (devenu désacralisé et parfois blasphématoire), à l'hémorragie de fidèles et à celle du clergé, jusqu'à arriver à l'indéfendable déclaration de Lund de François avec l'évêque Munib Yunan, président de la LWF (Lutheran World Federation) : « Alors que nous sommes profondément reconnaissants pour les dons spirituels et théologiques reçus à travers la Réforme, nous confessons aussi et déplorons devant le Christ que Luthériens et Catholiques ont blessé l'unité visible de l'Église. » L'apostasie habite aujourd'hui dans l'Église, qui par curiosité et envie de nouveauté et de monde, s'est créé une théologie révolutionnaire et soixante-huitarde, dont les prodromes théologiques français et allemands du jeune Ratzinger ont entraîné le délabrement religieux et moral de nos funestes jours.

LES AVERTISSEMENTS DIVINS SUR L'ÉGLISE ET L'EUROPE

L'Église n'a pas rajeuni, le printemps de l'Église tant désiré par les progressistes s'est transformé en un drame hivernal glacial, et les châtements sont déjà arrivés. À la veille de la Déclaration de Lund, le 30 octobre dernier, de nombreuses églises de l'ex État Pontifical se sont écroulées à cause d'un tragique tremblement de terre, qui n'a pas fait de victimes, mais qui a détruit ces bâtiments de culte dont descend l'histoire chrétienne d'Europe, à commencer par l'église de Saint Benoît de Nursie, construite sur la maison où naquirent le Patron de l'Europe et sa sœur, sainte Scholastique. L'abbaye de Saint Eutice édifiée à Preci, dans la région de Pérouse, il y a quinze siècles, a également été réduite en ruines. L'un des

monastères les plus anciens d'Europe, fondé par Saint Spes avec Saint Eutice et Saint Florent. Saint Benoît est passé par là : il venait saluer son cher ami Spes, qui « pendant quarante ans supporta la cécité avec une admirable patience », comme l'écrit le Pape Grégoire le Grand. Et quand Spes mourut, une colombe sortit de sa bouche. Eutice et Florent étaient très amis, au point que quand Eutice devint abbé, Florent pria Dieu de lui donner un compagnon, et Dieu lui donna un ours qui gardait ses chèvres ; jaloux d'un tel prodige, certains moines du monastère d'Eutice tuèrent l'ours, et le châtement s'abattit sur eux : ils moururent tous, probablement victimes de la peste. C'est aussi cela, l'histoire de l'Europe, avec ses extraordinaires miracles, cette Europe qui est en train de renier ses racines, qui se renie elle-même et cause des tremblements de terre naturels, ecclésiastiques et nationaux. Six siècles plus tard, Saint François d'Assise vint à l'abbaye de Saint Eutice, attiré par la réputation de l'école de chirurgie. L'abbaye était devenue une référence pour toute la région, qui avait été autrefois déstabilisée par la chute de l'Empire romain et par les invasions barbares. La culture était là : la discipline médiale, les vertus des plantes, mais aussi la bibliothèque et les manuscrits. Aujourd'hui cette abbaye est un amas de ruines. « Si l'on arrive dans ces lieux, on verra d'où nous venons : de petites terres miraculeuses de la tradition chrétienne. »

Grâce à Saint Benoît et à sa Règle, l'Europe connut une heureuse saison d'unité spirituelle et culturelle, avec d'importantes conséquences sociales, économiques et artistiques. Benoît meurt en 547. Deux siècles plus tard, ses couvents en Europe seront plus de mille : centres de conservation du patrimoine de la littérature classique, qui sinon aurait été en grande partie perdue. Chaque fois qu'une communauté commencera à se relâcher et sentira la nécessité d'un réformateur, ce dernier ne fera pas autre chose que se référer à Saint Benoît, parce que la réforme n'est pas la révolution (comme le fit l'hérésiarque Luther), mais le retour aux préceptes du Père des moines pour servir Dieu et son Royaume à travers l'*ora et labora*.

Mais de nouveaux maîtres de l'esprit sont apparus en Europe au XX^e siècle, un esprit au caractère non plus surnaturel, mais immanentiste. Hegel et Heidegger sont entrés dans la pensée du clergé du siècle dernier : « Nous faisons nôtres cette philosophie, ces concepts, avec une certaine excitation [...] je voulais sortir du thomisme classique [...] et je ne pouvais pas faire abstraction de la rencontre et du dialogue avec les nouvelles philosophies [...] je pensais : nous sommes jeunes, nous avons un nouveau point de vue. Et la certitude de pouvoir construire un monde nouveau faisait que je n'avais pas peur de me risquer à de grandes entreprises. »

RÉPONDRE AUX « SIGNES DES TEMPS »

Le maître en théologie de Ratzinger fut le professeur de théologie fondamentale Gottlieb Söhngen. Le 29 octobre 1950, il fut ordonné diacre par Johannes Baptist Neuhäusler, Évêque titulaire de Calydon et auxiliaire de Munich et Freising. Le 29 juin 1951, à l'âge de 24 ans, il fut ordonné prêtre, en même temps que son frère aîné Georg, par le Cardinal Michæl von Faulhaber, archevêque de Munich et Freising.

Le 1^{er} juillet 1953 il soutint sa thèse de doctorat en théologie sur Saint Augustin, intitulée *Peuple et maison de Dieu dans la doctrine de l'Église de Saint Augustin*, et qui reçut l'évaluation maximale *summa cum laude*. En 1955, il présenta sa dissertation sur Saint Bonaventure intitulée *La théologie de l'histoire de Saint Bonaventure*, sous la direction de Söhngen, pour son habilitation à l'enseignement universitaire. Il fut accusé par un membre du jury, Michael Schmaus, d'un « *dangereux modernisme* » en raison du fait que les idées théologiques exprimées auraient pu mener à la subjectivisation de la notion de Révélation. La thèse fut opportunément modifiée, tout en conservant sa structure de pensée, l'année suivante Ratzinger réussit l'examen d'habilitation. Ses oppositions avec ce membre du jury favorisèrent un rapprochement vers Karl Rahner, célèbre théologien académique de la *Nouvelle théologie* et partisan de la réforme de l'Église, que Schmaus lui-même avait invité à Königstein, avec tous les dogmatistes de langues allemande, pour Pâques de l'année 1956, afin de constituer l'Association allemande des spécialistes de théologie dogmatique et fondamentale.

En mai 1957, il obtint la chaire de théologie fondamentale à l'université de Munich. En décembre 1957, il obtint la chaire de théologie dogmatique et fondamentale à l'Institut supérieur de théologie et philosophie de Freising. Il devint professeur à l'Université de Bonn en 1959 et sa leçon inaugurale porta sur *Le Dieu de la foi et le Dieu de la philosophie*. En 1963 il se transféra à l'Université de Münster. Arrivèrent ainsi les années du Concile Vatican II et la possibilité pour l'abbé Joseph Ratzinger de collaborer avec les autres progressistes pour mettre en action les renouvellements et les *aggiornamenti* de l'Église afin de répondre aux « *signes des temps* ».

Il participa initialement au Concile en tant que conseiller théologique de l'archevêque de Cologne, le Cardinal Josef Frings, puis comme expert du Concile, sur recommandation du même Frings, à partir de la fin de la première session. À cette époque il fit la connaissance d'Henri de Lubac, Jean Daniélou, Yves Congar, Gérard Philips, Hans Küng, Edward Schillebeeckx.

Avec les dérives communistes et libertines soixante-huitardes, malgré son inclination réformiste, ses idées finirent par s'opposer aux idées libérales. Certaines voix, dont celle de Küng, retinrent ces idées projetées vers le conservatisme, tandis que Ratzinger lui-même, dans une interview de 1993, affirma : « *Je ne vois pas d'interruption, dans les années, de mes vues de théologien* ⁶. » Ratzinger continua à défendre le travail du Concile Vatican II et en particulier *Nostra Aetate*. Par la suite, en tant que Préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, il exprima plus clairement la position de l'Église catholique sur les autres religions dans le document *Dominus Iesus*, de l'an 2000, qui concerne l'engagement des catholiques romains dans le dialogue œcuménique. Pendant ses années à l'Université de Tübingen, il publia des articles dans la revue théologique réformiste *Concilium*, et il fonda en 1972 la revue théologique *Communio* avec Hans Urs von Balthasar, Henri de Lubac, Walter Kasper. *Communio*, à présent publiée en dix-sept langues, parmi lesquelles l'allemand, l'anglais et l'espagnol, devint une publication importante de la pensée théo-

logique catholique dans l'horizon contemporain. Jusqu'à son élection comme Pape, le Cardinal Ratzinger resta l'un des collaborateurs les plus prolifiques de la revue.

Il écrira dans son autobiographie :

« *La part que les théologiens avaient prise au Concile créa parmi les spécialistes une nouvelle conscience : ils commencèrent à se sentir comme les vrais représentants de la science et, précisément à cause de cela, ils ne pouvaient plus apparaître soumis aux Évêques. En effet, comment les Évêques auraient-ils pu exercer leur autorité magistérielle sur les théologiens, à partir du moment où leurs prises de positions découlaient des avis des spécialistes et dépendaient des orientations qui leur étaient proposées par les experts ? En son temps Luther avait remplacé l'habit sacerdotal par celui du savant, pour montrer que dans l'Église les experts en Écriture Sainte sont ceux qui peuvent vraiment prendre des décisions : puis ce renversement avait été en quelque sorte atténué par le fait que la profession de foi était de toute façon considérée comme le critère ultime de jugement. Le Credo était donc critère ultime aussi pour la science. Mais à présent dans l'Église catholique, au moins au niveau de son opinion publique, tout apparaissait objet de révision, et même la profession de foi ne paraissait plus intouchable, mais sujette aux vérifications des experts. »*

Derrière cette tendance, affirmera encore Ratzinger, derrière la prédominance des théologiens, on percevait l'idée d'une souveraineté ecclésiale populaire qui établissait ce qu'est l'Église, définie pour la première fois comme « *peuple de Dieu* ». On annonçait de cette façon l'idée de l'Église du bas, Église du peuple, Église des pauvres, qui « *dans le contexte de la théologie de la libération, devint la fin même de la réforme* », ce que met en œuvre le Pape François aujourd'hui.

« *Nous vivions tous dans la perception de la renaissance, ressentie déjà dans les années vingt, d'une théologie capable de poser des questions avec un courage renouvelé, et d'une spiritualité qui se débarrassait de ce qui était désormais vieux et dépassé, pour nous faire revivre de façon nouvelle la joie de la rédemption.* »

Toutefois l'abbé Ratzinger, puis l'Archevêque de Munich et Freising (1977), fut amèrement déçu non par le Concile en lui-même, mais par le post-Concile : il a toujours considéré qu'il y avait eu une fausse interprétation des documents, incorrecte au point de créer des factions opposées entre elles. Tandis que sa lecture est celle de l'« *herméneutique dans la continuité* » entre le pré-Concile et les poussées innovatrices : « *Le Concile Vatican II, avec la nouvelle définition du rapport entre la foi de l'Église et certains éléments essentiels de la pensée moderne, a revu ou même corrigé certaines décisions historiques, mais dans cette apparente discontinuité il a en revanche maintenu et approfondi son intime nature et sa vraie identité* » (22 décembre 2005, Discours aux membres de la Curie romaine) ⁷. En tant que responsable de la Congrégation

6. R. N. OSTLING – J. MOODY – N. MORRIS, *Keeper of the Straight and Narrow*, in *Time*, 6 décembre 1993.

7. Le 10 mars 2010, Benoît XVI réaffirma cette conviction

tion pour la doctrine de la foi, il affirmera, dans une interview accordée à *L'Osservatore Romano* du 9 novembre 1984 :

« Les résultats du Concile semblent cruellement s'opposer aux attentes de tous, à commencer par celles de Jean XXIII, puis de Paul VI ; on s'attendait à une nouvelle unité catholique et on est au contraire allé vers un désaccord qui a paru passer de l'autocritique à l'autodestruction... On s'attendait à un bond en avant et on s'est au contraire trouvé face à un processus progressif de décadence qui s'est développé dans une large mesure justement sous le signe d'une référence au Concile, et qui a contribué à le discréditer pour beaucoup. Le bilan semble donc négatif... Il est incontestable que cette période a été résolument défavorable pour l'Église catholique. Je crois que le Concile ne peut pas en réalité être tenu pour responsable d'évolutions et involutions qui au contraire contredisent tant l'esprit que la lettre de ses documents. C'est mon impression que les dommages que l'Église a rencontrés au cours de ces vingt ans sont dus, plus qu'au Concile véritable, au déchaînement en son sein de forces latentes agressives, polémiques, centrifuges. » En somme : « Avons-nous vraiment envoyé dans un monde affamé la parole de la foi des cœurs ? Ou ne sommes-nous pas restés à l'intérieur du cercle de ceux qui, dans leur langue de spécialistes, s'amuse à se renvoyant la balle les uns aux autres ?⁸. »

L'aggiornamento a entraîné l'affaîsissement de l'idée de péché, et si le péché n'est plus présent, y a-t-il encore une nécessité de rédemption ?

Pour le Cardinal Ratzinger ont été perdues la Foi en Dieu, en l'Église, en le dogme et en l'Écriture lue par l'Église. Toutefois dans son « testament » *Dernières conversations*, Benoît XVI soutient le Pape François qui, avec ses actes éclatants, menace la foi. « L'important est de préserver la foi aujourd'hui. Je considère que c'est notre devoir central. » De quelle foi parle le Pape émérite (moderne figure vaticane), qui à un moment donné n'a pas eu la force (11 février 2013) morale et spirituelle plus que physique, de gouverner l'Église ? Probablement celle qu'il vécut dans son enfance heureuse, parce que celle d'aujourd'hui a perdu les traits de l'authentique foi catholique, dans la mesure où l'Église contemporaine est en recherche perpétuelle et insatisfaite d'adhésion d'elle-même au monde moderne. L'Église est intoxiquée par le modernisme et nous entendons affirmer ceci :

« La question n'est pas ce qui est moderne et qui est

« DERNIÈRES CONVERSATIONS »

Les testaments, qu'ils soient spirituels ou établis devant notaires, sont ouverts *post mortem*. Mais aujourd'hui, à l'âge médiatique des interviews, il existe des testaments de personnes encore vivantes. Les *Ultime conversazioni* (Dernières conversations) de Benoît XVI (la mention « Pape émérite » est omise), avec Peter Seewald (publiées en Italie par Garzanti et parues dans une édition spéciale du *Corriere della Sera*), sont proposées comme « testament spirituel, l'héritage intime et personnel du Pape qui plus que tout autre a réussi à attirer l'attention tant des

moderne. L'important est en réalité que nous annonçons la foi non seulement dans des formes belles et authentiques, mais que nous apprenions à les comprendre et à les exprimer d'une façon nouvelle pour le présent, et que se forme ainsi un nouveau style de vie [...] Je fais une comparaison entre les sœurs que nous avons ici au monastère [Mater Ecclesiae, ndr], les Memores, et les religieuses d'autrefois, je reconnais une grande impulsion à la modernisation. Autrement dit : là où la foi est active et vitale, là où elle ne vit pas dans la négation mais dans la joie, elle trouve aussi des formes nouvelles [...] une nouvelle génération est déjà en train de se former, qui donne à l'Église un visage nouveau et jeune. » Paroles d'une espérance brisée par les chroniques quotidiennes d'une Église toujours plus en crise et en difficulté, critiquée aujourd'hui non plus seulement par le monde de la Tradition : le désaccord s'est élargi parmi les intellectuels et les journalistes, pendant que le clergé craintif, en forte baisse, est toujours plus déprimé, démotivé et en proie à l'angoisse d'une vie toujours plus sociale, et qui est toujours moins une vie de prière.

Benoît XVI, donc, a-t-il été un réformateur ou un conservateur ? Il s'explique lui-même :

« Il faut toujours faire l'un et l'autre. Il faut renouveler, et j'ai cherché à faire avancer l'Église sur la base d'une interprétation moderne de la foi. En même temps il y a un besoin de continuité, il faut garantir que la foi ne subisse pas d'accrocs, ne pas la laisser se briser. » Mais cette alchimie a échoué parce que vérité et mensonge, dans la Foi, ne peuvent pas cohabiter : c'est une question de vie éternelle ou de mort éternelle, pour toute âme. Le Christ, Chef de l'Église, pourvoira à la reviviscence de Rome à travers l'intercession de la très sainte Vierge Marie, Mère de l'Église, et une Passion de juste et miséricordieuse purification.

personnelle : « Après le Concile Vatican II, certains étaient convaincus que tout était nouveau, qu'il y avait une autre Église, que l'Église pré-conciliaire était finie et que nous en aurions une autre, totalement "autre". Un utopisme anarchique ! Et grâce à Dieu, les sages timoniers de la barque de Pierre, le Pape Paul VI et le Pape Jean-Paul II, d'une part ont défendu la nouveauté du Concile et, de l'autre, dans le même temps, ils ont défendu l'unicité et la continuité de l'Église, qui est toujours une Église de pécheurs et toujours un lieu de Grâce » (BENOÎT XVI, *Audience générale*, 10 mars 2010).

8. M. TOSATTI, *La Stampa*, 29 mai 1992.

fidèles que des non croyants sur le rôle de l'Église dans le monde contemporain ». Telle est la présentation figurant sur le rabat de couverture de ce *best-seller*, sorti hier dans plusieurs pays, et qui laisse un goût amer en bouche. Nous sommes face à des souvenirs, des réflexions, des commentaires d'un professeur et d'un fonctionnaire à la retraite qui a travaillé dans l'Église, plus qu'il n'a servi l'Église.

UN LIVRE QUI DÉSENCHANTE

Il s'agit d'un texte très important, à conseiller surtout à

ceux qui s'étaient imaginé qu'avec Benoît XVI il serait possible de « rentrer à la maison », de revenir à la Foi authentique. C'est un livre qui cause une douleur cuisante ; mais il est fondamental, parce qu'il parle à ceux qui n'auraient pas encore compris que les causes de la crise pandémique de l'Église sont à chercher dans le Concile Œcuménique Vatican II, auquel le jeune Joseph Ratzinger, formé à la théologie d'avant-garde, participa en qualité de conseiller théologique du Cardinal Josef Frings. Il apparaît avec une évidence manifeste qu'au Concile, ce sont les progressistes qui ont gagné. « *Qu'est-ce qui vous a le plus fasciné dans le scénario conciliaire ?* », demande l'intervieweur :

« *Avant tout, simplement, l'universalité du catholicisme, sa pluralité, le fait que des hommes provenant de toutes les parties de la Terre se soient rencontrés, unis dans le même ministère épiscopal, et qu'ils aient pu parler, chercher une route commune. Ensuite, pour moi il fut extrêmement stimulant de rencontrer des figures de l'intelligence de Lubac – même simplement parler avec lui – de Daniélou, de Congar. Ou aussi discuter avec les Évêques. La pluralité et la rencontre de personnages éminents, qui de plus avaient la responsabilité de prendre les décisions, furent vraiment des expériences inoubliables.* »

Il était dans la ligne de la coalition progressiste : « *À l'époque être progressiste ne signifiait pas encore rompre avec la foi, mais apprendre à mieux la comprendre et la vivre d'une façon plus juste, en revenant aux origines. Je croyais encore, alors, que c'était ce que nous voulions tous. Même des progressistes célèbres comme Lubac, Daniélou et d'autres avaient une idée semblable. Le changement de ton fut perçu dès la deuxième année du Concile, et il s'est ensuite précisé avec clarté au cours des années suivantes.* » Si tous les effets ont une cause, il est clair que ce furent précisément les Lubac, les Daniélou, les Congar, qui firent dérailler le train de l'Église, apportant corruption doctrinale, désacralisation, désordre, insubordinations.

UN LIVRE QUI IMPRESSIONNE

L'attitude de Ratzinger vis-à-vis du Concile change déjà au cours des années soixante, mais ses critiques ne sont pas résolues, car il a à partir de là recherché l'erreur dans l'interprétation des textes, et jamais dans les textes eux-mêmes. Benoît XVI est un défenseur convaincu de la liberté religieuse, de l'œcuménisme, de la collégialité, éléments manifestes de fracture avec l'Église préconciliaire.

Ses prises de parole de 1966 au Katholikentag de Bamberg tracent un bilan qui exprime scepticisme et désillusion post-conciliaire. Un an plus tard, pendant une leçon à Tübingen, il affirme que la foi chrétienne est environnée « *par le brouillard de l'incertitude comme jamais avant dans l'histoire* ». Pourquoi ? « *La volonté des évêques était de renouveler la foi, de la rendre plus profonde. Toutefois d'autres forces firent sentir toujours plus leur influence, spécialement la presse qui donna une interprétation totalement nouvelle de nombreuses questions. À un certain point les gens se demandèrent : si les évêques peuvent tout changer, pourquoi ne pourrions-nous pas le faire aussi ? La liturgie commença à se désagréger en glissant*

vers une forme discrétionnaire, et il fut rapidement clair qu'ici les intentions positives étaient poussées dans une autre direction. À partir de 1965 je sentis qu'il était de mon devoir de clarifier ce que nous voulions vraiment et ce que nous ne voulions pas. »

UN LIVRE QUI MET À NU LES CONSIDÉRATIONS DU PAPE ÉMÉRITE

Pour Benoît XVI, tout entre dans une dynamique évolutive de type hégélien. Comment, alors, ne pas faire référence au livre rigoureux que Mgr Bernard Tissier de Malterais a publié en 2012 (Éd. du Sel), « *L'étrange théologie de Benoît XVI. Herméneutique de continuité ou rupture ?* ». En lisant cet essai on pourra apporter des réponses sérieuses et adéquates à la façon avec laquelle le Pape Ratzinger réussit encore aujourd'hui, avec la tragédie ecclésiastique et catholique en cours, à résoudre les remords de conscience apparus avec le Concile.

« *Bien sûr, nous nous demandions si nous avions fait ce qu'il fallait. C'était une question que nous nous posions, spécialement quand tout se disloqua. Plus tard, le cardinal Frings eut de forts remords de conscience. Moi, en revanche, j'ai toujours eu la conscience que ce que nous avions dit et fait approuver était juste, et qu'il ne pouvait pas en être autrement. Nous avons agi de façon correcte, même si nous n'avons pas évalué correctement les conséquences politiques et les effets concrets de nos actions. Nous avons trop pensé en théologiens et nous n'avons pas réfléchi aux répercussions que nos idées auraient eues à l'extérieur.* »

Tout cela a conduit à une Passion de l'Église sans précédent, qu'il sera impossible de résoudre sans intervention divine. Les théologiens bouffis d'orgueil qui ont manœuvré et conduit le Concile pastoral Vatican II ont délibérément révolutionné un ordre qui, pendant deux mille ans d'histoire, s'était nourri, avec ses sarments, directement à la Vigne, au Christ. « *Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit, car, en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est, comme le sarment, jeté dehors, et il se dessèche. Les sarments secs, on les ramasse, on les jette au feu, et ils brûlent. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voulez, et cela se réalisera pour vous. Ce qui fait la gloire de mon Père, c'est que vous portiez beaucoup de fruit et que vous soyez pour moi des disciples. Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi, j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour* » (Jn 15, 5-10).

UN LIVRE AU PARFUM DE PIRANDELLO

Il paraît inconcevable, pour un croyant, que face au masacre religieux, spirituel et éthique actuel, il n'y ait, de la part du Pape qui a renoncé à sa responsabilité de Souverain Pontife, aucune réaction, ni scandalisée ni tourmentée... Le regard est aseptisé : il se pose comme celui d'un chercheur qui étudie un phénomène, prend acte de la situation et, au lieu de recourir aux remèdes évidents de la

Tradition de l'Église, soutient son autodestruction au profit d'un développement de la culture, de la philosophie, de la théologie, de la sociologie, et donc de l'Église. Le monde change et l'Église est tenue de changer, selon un dessein révolutionnaire. Dernier Pape du vieux monde, ou premier du nouveau ? « *je dirais les deux [...] je n'appartiens plus au vieux monde, mais le monde nouveau, en réalité, n'a pas encore commencé* ». Benoît XVI est fuyant et imprenable. Il n'offre pas de certitudes doctrinales ni dogmatiques. Vatican II a entraîné des conséquences problématiques ? Cela n'est pas dû aux progressistes, parce que ceux-ci ont agi « *de façon correcte* ». Ainsi la conscience catholique est étouffée. C'est le monde qui presse, et non le surnaturel.

Dans le livre apparaît, parmi les « *scandales qui ont été les plus médiatisés* » c'est-à-dire entre pédophilie ecclésiastique et cas Vatileaks, la révocation de l'excommunication de l'Évêque Richard Williamson (qui aujourd'hui n'appartient plus à la Fraternité Sacerdotale Saint-Pie X), scandale selon lequel le Pape aurait accueilli dans l'Église un négationniste de l'Holocauste. Le monde juif s'est insurgé, et avec lui le quatrième pouvoir. Toutefois, l'introduction du livre jette sur l'affaire une lumière toute pirandellienne :

« *Williamson n'a jamais été catholique, et il n'y a pas eu non plus de réhabilitation de la Fraternité. Au contraire, le thème du rapport entre le monde juif et le monde chrétien est de ceux qui tiennent le plus à cœur à Ratzinger. Sans lui, a affirmé Israel Singer, secrétaire général du Congrès juif mondial de 2001 à 2007, le tournant déterminant dans les rapports bimillénaires entre Église catholique et judaïsme n'aurait pas été possible. Rapports qui, résume Maram Stern, vice-président du Congrès juif mondial, ont été meilleurs que jamais sous le pontificat de Benoît XVI.* »

« *Fan* » de Jean XXIII, « *complémentaire* » de Jean-Paul II, entre un rire et l'autre, comme l'enregistre souvent l'écrivain et journaliste Seewald, Benoît XVI offre dans ce contexte un message religieux chrétien incertain, vidé, terriblement horizontal.

Opération médiatique planétaire d'une Église en grande difficulté, sous le gouvernement de François, qui cherche à se couvrir avec l'appui de Benoît XVI ? « *Je suis une autorité sur comment faire penser les gens* », affirme Charles Foster Kane, protagoniste et magnat de l'édition dans le film *Citizen Kane* (1941) d'Orson Welles.

La réponse à la question est affirmative : oui, il s'est agi d'une opération médiatique planétaire d'une Église en grande difficulté sous le gouvernement du Pape François, qui cherche à se couvrir avec l'appui de Benoît XVI.

DES ATTAQUES ENVERS LE PAPE FRANÇOIS

Les attaques envers le Pontife, au sujet de choix doctrinaux et pastoraux – que l'on pense surtout à la confusion et à la douleur causées par l'exhortation apostolique *Amoris Lætitia*, où le sacrement de l'indissolubilité conjugale est sérieusement frappé, ou bien à la récente Constitution apostolique *Vultum Dei Quærere*, par laquelle les monastères perdent leur autonomie séculaire – se multiplient de jour en jour : commentaires publics et privés, où

le ton s'élève toujours plus pour protester contre un système vatican qui s'est fait certainement plus politique, c'est-à-dire temporel, que spirituel et sacré.

L'amertume est immense, et tandis que les églises se vident de leurs fidèles et de leurs prêtres, les paroisses sont regroupées de plus en plus fréquemment dans les différents diocèses, entre autres italiens, et plus seulement dans les zones montagneuses ou rurales, mais aussi dans les diocèses métropolitains, avec pour résultat le fait que les saintes Messes, même dans les quartiers des grandes villes, commencent à n'être plus garanties quotidiennement, à cause de la rotation interne des prêtres.

L'organe d'information de la Conférence Épiscopale Italienne, Sir, a ainsi intitulé l'article de Riccardo Benotti, paru le 23 septembre dernier : « *Les chiffres de la vie religieuse 50 ans après le Concile. Pourquoi la crise n'est pas encore derrière nous.* » Son contenu est alarmant :

« *La chute du nombre de membres d'Instituts masculins de 1965 à 2015 est égale à 39,58 % (- 130 545). Pour les femmes, la diminution est analogue en valeur relative (44,61 %) mais douloureusement plus consistante en valeur absolue, frôlant le demi-million de personnes (- 428 828). Le fait que la vie religieuse traverse une période de difficulté était chose connue. Mais lire les chiffres qui racontent les cinquante dernières années d'Église professe entraîne de sérieuses interrogations sur la tenue d'un projet de vie consacrée au troisième millénaire. Quand Paul VI clôt le Concile Vatican II en 1965, les religieux sont au plus haut de leur rayonnement. Les membres des Instituts masculins sont au nombre de 329 799, les femmes frôlent le million (961 264). Ce sont les années où les religieux donnent l'exemple de l'universalité de l'Église, sont présents dans les lieux de mission éparpillés dans le monde, ne craignent pas de s'opposer aux hostilités des États laïques et incarnent l'impulsion à la mission et à la rencontre avec les peuples. L'Europe a déjà perdu l'exclusivité de la vie consacrée, tandis que les Amériques, en particulier les États-Unis, se peuplent de soutanes et de voiles. Mais le temps de la prospérité touche à sa fin. À peine une décennie plus tard, le nombre de religieux a déjà chuté de 18,51 % (- 61 053) et celui des religieuses de 9,72 % (- 93 491). Depuis lors, la tendance ne s'est pas encore inversée. L'application du Concile marque le début de l'effondrement.* »

Tout est très clair : pendant quelques années, malgré le départ de beaucoup, les chiffres étaient encore élevés, grâce aux enseignements magistériels de l'Église, et à la préparation dans les séminaires et dans les facultés, que le clergé avait reçue avant les directives conciliaires. Ces enseignements avaient encore suivi les lignes directrices de ce qui avait été toujours dit et fait, avec les différentes et nécessaires réformes qui ordonnaient la structure pastorale et ecclésiastique sur la base d'exigences contingentes ; ensuite, avec l'obsession du « dialogue » – à n'importe quel prix (même au prix que nous voyons et que nous vivons) – avec les ennemis et avec le monde sécularisé, les vocations ont chuté drastiquement ; en outre des milliers de ceux qui avaient été ordonnés et consacrés sont sortis pour entrer définitivement dans le monde, avec son matérialisme et ses dérèglements.

Une explication de la chute dramatique qui a commencé en 1965 nous est fournie par le clarétain Angel Pardilla, qui a dressé un bilan dans son récent ouvrage *La réalité de la vie religieuse* (Lev). Le père Pardilla voit dans l'application créative de Vatican II la raison principale de l'éloignement, parce que « *l'absence d'une claire identité positive* » a de fait placé la vie consacrée à un niveau égal (ou inférieur) à tout autre choix de vie. En ce sens, ajoute-t-il, la relecture du Concile est décisive pour une « *meilleure pastorale vocationnelle et une médecine préventive plus efficace contre les abandons* ».

Cette position est vraiment désarmante et irrationnelle : au lieu d'examiner et de discuter objectivement les conséquences d'un Concile qui a créé de multiples et très graves problématiques et fractures, y compris celle de la diminution exponentielle du nombre de prêtres, de religieux, de religieuses, on cherche encore, avec un entêtement pharaonien de vétérotestamentaire mémoire, la cause dans la mauvaise application de Vatican II.

Et bien dans le livre « testament », avec lecture *in vitam*, de Benoît XVI, le Pape émérite ne s'occupe pas de la chute du nombre de vocations, ni du salut des âmes dans la Vérité, mais des évolutions de l'Église (qui doivent suivre les évolutions socio-historico-culturelles), dont les textes conciliaires, les plus révolutionnaires, font partie. Toutefois la « logique » herméneutique appliquée à ces textes vaut pour toute réalité, y compris son rôle, ou mieux, ses rôles, que l'on pourrait définir comme multifacettes :

« *Je remercie Dieu que ne pèse plus sur moi une responsabilité que je n'étais plus en mesure de supporter. Je le remercie parce que maintenant je suis libre de marcher humblement à son côté chaque jour, de vivre parmi des amis et de recevoir leurs visites* », tandis qu'à l'extérieur du monastère *Mater Ecclesia* il y a des âmes de clercs et de laïcs écrasées par l'inquiétude, et pour certaines par la peur, de ne plus avoir de référence stable sur le trône de Pierre.

BENOÎT XVI ET SON INCAPACITÉ

À LA VIE CONTEMPLATIVE

Lors de sa démission, le Pape *emeritus* avait déclaré au monde qu'il ne parlerait plus publiquement, et qu'il se consacrerait complètement à la méditation et à l'oraison, mais cette intention a disparu. En effet il confie qu'il n'arrive pas du tout à s'y consacrer : « *En premier lieu ce n'est pas possible à cause de la carence en force psychique : je ne suis pas assez fort intérieurement pour me consacrer avec constance aux choses divines et spirituelles. Mais il y a aussi des causes extérieures qui m'en empêchent : beaucoup de visites, par exemple. Je trouve positif d'échanger des opinions avec les personnes qui dirigent aujourd'hui l'Église ou ont un rôle dans ma vie, en restant ainsi ancré dans les choses des hommes. De plus il y a aussi la faiblesse physique qui ne me permet pas de rester toujours dans ce que nous pourrions appeler les régions élevées de l'esprit. En ce sens il s'agit d'un désir non réalisé.* »

Dans ce livre Benoît XVI apparaît comme une personne peu sûre d'elle-même, toujours en recherche. Très lié à Saint Augustin et au bienheureux John Henry Newman,

Benoît XVI est surtout en harmonie avec leur conflit intérieur et leur lutte pour la vérité de la foi. Toutefois leurs biographies respectives montrent comment tous deux, une foi embrassée la Foi apostolique, catholique et romaine, non seulement n'ont plus eu d'hésitations, de doutes, de scrupules, mais se sont employés, par la parole orale et écrite, à crier depuis les toits de leur préparation et de leur Credo cette Vérité si ardemment désirée puis définitivement trouvée.

Chez le Pape démissionnaire il est donc facile, dans ce livre, de trouver des expressions de foi, mais en même temps de stupéfiante incertitude, celle qui lui vient d'un moule philosophique hégélien, idéaliste et personnaliste. Ainsi, d'un côté, à la question de savoir comment on affronte les problèmes de foi, il répond avec une humilité catholique : « *Je les affronte avant tout en n'abandonnant pas la certitude de fond de la foi, et en restant pour ainsi dire plongé en elle* » ; tandis que de l'autre côté nous entendons un homme qui a été Souverain Pontife dire comme n'importe qui d'autre : « *dans certaines situations le rapport avec Dieu devient difficile : ce sont les moments où je me demande pourquoi il y a autant de mal dans le monde et comment on peut concilier tout ce mal avec la toute-puissance et la bonté du Seigneur (ibidem)*. Mais la réponse à cette question est dans la sagesse de l'Église, née du côté transpercé du Crucifié.

LE LANGAGE BANAL DU « TESTAMENT »

Est-il nécessaire, pour un Pape, d'utiliser un langage banal ? Le Pape, dans ce « testament », l'utilise d'une façon que nous n'aurions jamais imaginée et qui, en un certain sens, se conforme à la façon de s'exprimer du Pape François. À la question « *Qu'est-ce qui vous est passé par la tête ce jour-là [le jour de votre démission, ndr], un jour où vous avez écrit l'histoire ?* », il répond : « *Naturellement je me demandais ce que les gens allaient dire, et de quoi j'avais l'air. Dans ma maison c'était un jour triste. Pendant la journée je me suis confronté de façon particulière au Seigneur [on peut prier, invoquer, supplier, adorer le Seigneur, mais non se confronter à lui. Personne, ni homme terrestre ni esprit céleste, ne peut se confronter au Tout-Puissant et à l'Omniscient – ndr]. Mais ce n'étaient pas des pensées précises.* »

Voilà le problème, Benoît XVI n'a pas de « *pensées précises* », elles ont un caractère pirandellien. *Così è (se vi pare)*¹. Nous sommes face à l'inconnaissabilité du réel et du surnaturel, dont chacun peut donner sa propre interprétation, laquelle peut ne pas coïncider avec celle des autres. C'est pourquoi, à la question « *la diminution de la force physique est-elle un motif suffisant pour descendre du Siège de Pierre ?* », nous entendons Benoît XVI répondre en ces termes :

« *Ici on peut faire la remarque qu'il s'agit d'un sous-entendu journalistique : en effet le successeur de Pierre n'est pas seulement lié à une fonction, mais il est impliqué dans l'intime de son être. En ce sens la fonction n'est pas le seul critère. D'un autre côté, le Pape doit faire aussi des*

1. Titre d'une pièce de théâtre de LUIGI PIRANDELLO, dont le titre français est *Chacun sa vérité* (ndt).

choses concrètes, il doit avoir sous contrôle toute la situation, il doit savoir établir les priorités, et ainsi de suite. À commencer par la réception des chefs d'État, des Évêques, avec lesquels il doit vraiment pouvoir engager un dialogue intime, jusqu'aux décisions quotidiennes. Même quand on dit que l'on peut annuler quelques engagements, il en reste de toute façon tellement, tout aussi importants, que si l'on veut faire ce qu'il faut il n'y a aucun doute : s'il n'y a pas la capacité de le faire il est nécessaire – pour moi du moins, un autre peut voir la chose autrement – de laisser le siège libre. »

Cette « dictature du relativisme », dominante en Occident, dénoncée avec force par Benoît XVI, a-t-elle touché la notion même de gouvernement pétrinien ? On crée ainsi un relativisme des formes, des conventions et de l'extériorité, une impossibilité à connaître la vérité absolue. Ce relativisme est bien représenté par le personnage de Laudisi dans la nouvelle de Pirandello *La signora Frola e il signor Ponza*, publiée en 1917 dans le recueil *E domani, lunedì...* Toute la nouvelle est soutenue par la thèse que la vérité est cachée dans le cœur des sujets, élément récurrent dans les œuvres du grand dramaturge sicilien. En effet les deux protagonistes en question s'expriment avec des argumentations sensées et fondées, donc si l'un des deux dit la vérité, qui est dans l'erreur ? À chacun sa vérité...

Alors ?

LE PAPE MODERNE APPARTIENT À LA LOGIQUE DE LA TERRE

Alors le Pape émérite pourrait être aussi un Pape avec une action différente, nouvelle, fraîchement inventée, parce que « même un père arrête de jouer le rôle de père », comme l'explique Benoît XVI, après la sollicitation de Seewald, c'est-à-dire « Quelqu'un a soulevé l'objection que votre démission a sécularisé la papauté. À présent ce ne serait plus un ministère sans égal mais une charge comme une autre » :

« Tout cela, j'ai dû le prendre en compte et réfléchir si, pour ainsi dire, le fonctionnalisme n'a pas conquis complètement même l'institution papale. Mais les évêques eux aussi se sont trouvés face à un passage semblable. Avant, même l'évêque ne pouvait abandonner sa charge, et beaucoup d'entre eux disaient : je suis "père" et je le reste pour toujours. On ne peut simplement pas cesser de l'être : cela signifierait conférer un profil fonctionnel et séculier au ministère, et transformer l'évêque en un fonctionnaire comme un autre. Ici je dois répondre que même un père arrête de jouer le rôle de père. Il ne cesse pas de l'être, mais il laisse les responsabilités concrètes. Il continue d'être père dans un sens plus profond, plus intime, avec un rapport et une responsabilité particuliers mais sans les devoirs du père. Et cela s'est produit aussi avec les évêques.

Dans tous les cas, on a compris pendant ce temps [avant les Pasteurs ne comprenaient pas, ou bien leur regard était-il plus surnaturel que terrestre ? Et la force et la résistance venaient-elles d'en haut, de la grâce d'état, comme le montrent les théologiens antérieurs au vingtième siècle et les saints de toutes les époques ? ndr] que d'un côté l'évêque est porteur d'une mission sacramentelle, qui le

lie intimement, mais d'un autre côté il ne doit pas rester éternellement dans sa fonction. Et ainsi je pense qu'il est clair que le Pape non plus n'est pas un surhomme et il n'est pas suffisant qu'il soit à son poste : il doit justement remplir sa tâche. S'il se démet, il maintient la responsabilité qu'il a prise dans un sens intérieur, mais pas dans la fonction. C'est pourquoi on comprendra peu à peu que le ministère papal n'est pas diminué, même si son humanité apparaît peut-être plus clairement. »

On ne peut que rester abasourdi face à de telles affirmations, filles d'une mentalité horizontale (de droite à gauche et vice-versa) et non verticale (du Ciel vers la terre et vice-versa), qui n'apaisent pas les âmes. Au cours des siècles les hommes qui ont cru au Christ et à son Église ont toujours cherché à voir dans le Pape quelque chose du visage du premier Pontife, Saint Pierre, qui malgré ses nombreuses faiblesses et ses fragilités humaines, a tout donné à Notre-Seigneur et est resté Vicaire du Christ jusqu'à son dernier soupir, parce qu'une fois qu'on est devenu Pasteur de l'Église catholique, on l'est pour toujours. Mais le « pour toujours » est une locution adverbiale qui ne plaît plus à l'Église post-conciliaire. *Pour toujours*, cela crée de l'embarras, de l'inquiétude, de la perplexité, parfois de la panique : le « pour toujours » oblige à vie. La fidélité persévérante inquiète en un temps où l'Église choisit de faciliter les adultères, choix à la base duquel se trouvent les « excitants » Hegel, Heidegger, Comte, von Balthasar, de Lubac, Söhngen, Schmaus, Pascher... « C'est vraiment la faculté [l'"école" de Munich, au souffle œcuménique, ndr] dans son ensemble qui a laissé sur moi une empreinte indélébile. »

Voici donc l'« étrange théologie » de Benoît XVI comme l'a sagement définie l'Évêque français Mgr Bernard Tissier de Mallerais : pour le Pape Ratzinger, dans la transmission de l'objet de la Révélation, ce qui est fondamental c'est le sujet qui reçoit, qui fait partie de la Révélation elle-même, et de là toute la théologie se construit, c'est pourquoi « l'Église est en mouvement, elle est dynamique, ouverte, avec devant elle des perspectives de nouveaux développements. Elle n'est pas congelée dans des schémas : il arrive toujours quelque chose de surprenant, qui possède une dynamique intrinsèque capable de la renouveler constamment. Ce qui est beau et encourageant c'est que c'est précisément à notre époque qu'arrivent des choses auxquelles personne ne s'attendait et qui montrent que l'Église est vivante et déborde de nouvelles possibilités. » Selon cette « logique » il est normal que le Pape François ait été élu au dernier conclave. Mais les Papes d'avant Vatican II n'étaient certainement pas congelés dans des schémas, ils étaient au contraire liés tous ensemble par le fil doré de la Tradition, qui permettait de sortir de toute erreur, de tout doute, de tout relativisme, de toute opinion discordante, de toute herméneutique. C'étaient des Papes qui marchaient sur la route sûre du Christ et non dans les tunnels créés par les philosophes et les théologiens modernes, fils du *kháos*.

LE PONTIFE S'ATTIRE DE LOURDES CRITIQUES DANS LE MILIEU UNIVERSITAIRE

L'article de l'intellectuel authentique et mordant Camil-

lo Langone, *Dio non è cattolico, ma forse neppure Papa Francesco lo è (Dieu n'est pas catholique, mais peut-être le Pape François ne l'est-il pas non plus)*, paru dans *Il Giornale* du 27 septembre dernier, a connu un succès notable sur les réseaux sociaux. Jamais aucun Pape n'avait fait l'objet d'un article aussi offensif, mais, il faut le relever, celui-ci n'a pas été publié dans un journal satirique, comme pouvait l'être le libéral et anticlérical *Il Fischietto* (la plus importante revue satirique italienne du dix-neuvième siècle) ou l'actuel *Charlie Hebdo*, mais dans un quotidien italien normal. De plus le titre ne vient pas d'une volonté de provocation, mais de la déclaration d'un philosophe, Flavio Cuniberto, professeur d'Esthétique à l'Université de Pérouse, auteur de l'essai *Madonna Povertà. Papa Francesco e la rifondazione del Cristianesimo (Dame Pauvreté. Le Pape François et la refondation du Christianisme)*, publié en 2016 par Neri Pozza. Le professeur Cuniberto, à la question de Langone : « *Le Pape François a dit que Dieu n'est pas catholique. Cette affirmation inspire une question antipathique : le Pape François l'est-il ?* », a répondu ceci, avec détermination : « *Bergoglio a raison de dire que Dieu n'est pas catholique (Dieu ne va pas à la messe) : mais Bergoglio non plus n'est pas catholique. Naturellement il se comporte comme s'il l'était, mais il ne l'est pas [...], les coups de marteau qu'il a portés à certains points-clés de la doctrine catholique sont tels que cela n'a pas de sens de parler d'aggiornamento : il s'agit d'une véritable démolition.* » De plus à l'interrogation de Langone, c'est-à-dire : « *J'aimerais que l'on reparle de catho-communisme, mot que personne n'emploie plus maintenant que la chose se répand. Vous avez écrit qu'Evangelii gaudium tord le Nouveau Testament pour lui faire dire ce qu'on veut qu'il dise : heureux les pauvres au sens socio-politique du terme. Si ça ce n'est pas du catho-communisme...* », le professeur a été clair et explicite : « *L'idée renversée de pauvreté qui ressort des documents papaux (en massacrant l'Écriture) élève à la sphère dogmatique le vieux paupérisme catholique. Sur le fait que l'on puisse parler de catho-communisme, j'ai quelques doutes, le discours de Bergoglio sur la réduction des inégalités ressemble plutôt à la stratégie de la gauche capitaliste, dont les magnats, de Bill Gates à Soros, financent des ONG sans compter. L'élément révolutionnaire n'est pas tant l'idéologie marxiste que la subversion des liens traditionnels (la famille naturelle, par exemple), la disparition de la notion de péché et un matérialisme de fond, corrigé au sens panthéiste* (<http://www.ilgiornale.it/news/spettacoli/dio-non-cattolico-forse-neppure-papa-francesco-1311339.html>).

Le consensus et la crédibilité à l'égard du Pontife diminuent de mois en mois et ce malaise se répand tant au niveau national qu'au niveau international, comme le montre le *New York Times* avec l'éditorial signé par Matthew Schmitz, qui est aussi le responsable de *First Things*, intitulé « *Le Pape François a-t-il échoué ?* » ; tandis que l'hebdomadaire américain *Newsweek* s'est demandé : « *Le Pape est-il catholique ?* » et a proposé un sondage, présentant des données de popularité (déjà descendue en 2014 89 % à 71 %) et exprimant cette considération : « *il a trop promis aux progressistes doctrinaux et politiques, mais il a effrayé les traditionalistes pour lesquels la foi*

doit être exempte de pressions politiques. »

Et voici donc que, face à tant de critiques et tant de polémiques qui se diffusent à travers les grands titres des journaux et s'amplifient de jour en jour sur le Web, il a semblé opportun, dans les Palais du Vatican, de donner vie à l'opération *Benoît XVI. Dernières conversations*, entretiens avec Peter Seewald. Toutefois, un mois après sa sortie mondiale, le texte-interview n'a pas eu l'écho que le Pape Bergoglio lui-même souhaitait probablement...

LA SYMPATHIE DU PAPE ÉMÉRITE POUR LE PAPE RÉGNANT

Qu'a dit Benoît XVI dans les *Dernières conversations* à propos du Pape régnant ? Des mots qui apportent la certitude que cette initiative médiatique et « testamentaire » a été voulue et promue pour soutenir un mandat pétrinien en grande difficulté, confus, désorienté, tant au niveau doctrinal qu'au niveau pastoral, produisant dans le monde une sorte d'anarchie, que ce soit au niveau épiscopal ou paroissial. Le consensus médiatique, qui semblait avoir démarré de la meilleure des façons avec cet original *habemus papam* du 13 mars 2013, s'est appauvri chemin faisant, et parallèlement on a vu s'étioler le consensus dans beaucoup de milieux catholiques, toujours plus effrayés par les attaques massives envers la vie (avortement-euthanasie) et envers la famille naturelle (théorie du genre) par les forces politiques et financières laïcistes. La défection de plus en plus massive des fidèles vis-à-vis des pratiques religieuses, ainsi que la réduction exponentielle des nouvelles générations sacerdotales et religieuses : les âmes sont de plus en plus abandonnées à la merci du monde, sans sources et guides sûrs de spiritualité.

Face à tout cela on a ressenti le besoin de faire parler le Pape émérite, qui s'habille encore de blanc et qui vit au Vatican, mais non plus en silence, comme il l'avait pourtant promis. Que dit-il donc du Pape François ? Écoutons-le :

« *Qu'avez-vous pensé quand votre successeur est apparu au balcon de la basilique Saint Pierre ? Et qui plus est habillé de blanc ?* ». « *Cela a été son choix, nous aussi, qui l'avons précédé, étions en blanc. Il n'a pas voulu de camail. La chose ne m'a pas touché le moins du monde. Ce qui m'a touché, en revanche, c'est qu'avant même de sortir sur le balcon il a voulu me téléphoner, mais il ne m'a pas trouvé parce nous étions justement devant la télévision. La façon dont il a prié pour moi, le moment de recueillement, puis la cordialité avec laquelle il a salué les personnes ont fait que l'étincelle a jailli pour ainsi dire immédiatement. Personne ne s'attendait à ce que ce soit lui. Je le connaissais, naturellement, mais je n'ai pas pensé à lui. En ce sens cela a été une grande surprise. Mais ensuite la façon dont il a prié et il a parlé au cœur des gens a tout de suite suscité l'enthousiasme.* »

Dans le livre, il n'y a aucune sorte de douleur, ni même de regret pour le dramatique panorama de corruption doctrinale et de corruption éthique au sein de l'Église, et il n'y a pas non plus de frayeur face à la déstabilisation de la civilisation européenne, mais la volonté de se mettre à côté de l'actuel Pontife, avec un comportement qui est presque un comportement de défense, où François appa-

raît vainqueur, grâce à sa capacité à socialiser, tandis que lui est plutôt faible, parce que timide et réservé :

«... je vois que c'est un homme réfléchi, quelqu'un qui médite sur les questions actuelles. Mais en même temps, c'est une personne très directe avec ses semblables, habituée à être toujours avec les autres. Le fait qu'il ne vive pas dans le palais apostolique mais à Sainte Marthe vient de ce qu'il veut être toujours être entouré par les gens. Je dirai que l'on peut aussi avoir cela là-haut, mais c'est un choix qui montre un nouveau style. Je n'ai peut-être pas été suffisamment avec les autres, effectivement. Et puis, je dirai, il y a aussi le courage avec lequel il aborde les problèmes et cherche des solutions. »

Mais les solutions « miséricordieuses » du Pape, jusqu'à présent, créent problèmes et perplexité, chaos et inquiétude, que même les déclarations du Pape théologien ne peuvent pas atténuer ou édulcorer, parce que : « *Alors jusqu'à maintenant vous êtes satisfait du ministère du Pape François ?* », « *Oui. Il y a une nouvelle fraîcheur au sein de l'Église, une nouvelle gaieté, un nouveau charisme qui s'adresse aux hommes, c'est déjà une belle chose.* »

Après la lecture de ce livre d'entretiens – rappelons que l'entretien est un genre littéraire très suivi par le Pape François – on reste avec un goût très amer en bouche, et une grande désolation : c'est comme si les catholiques étaient restés seuls à combattre pour la Foi, parce que pour cette Église du troisième millénaire, le monde doit être cajolé et non plus évangélisé comme l'avait commandé le Sauveur : « *Allez dans le monde entier. Proclamez l'Évangile à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui refusera de croire sera condamné* » (Mc 16, 15-16). La conversion a disparu du vocabulaire de l'Église post-conciliaire et Benoît XVI en donne la preuve concrète et personnelle :

« En ce qui me concerne, j'ai toujours pensé que le dialogue avec les protestants était partie intégrante de la théologie. Déjà à Freising j'avais donné un séminaire sur la Confessio Augustana, la première exposition officielle des principes de l'Église luthérienne. De ce point de vue il était évident que la dimension œcuménique faisait toujours partie de mes leçons et de mes séminaires et que mes étudiants s'en occupaient », de même que s'en occupe l'Église de François, et voici qu'en 2017 on célébrera avec tous les honneurs non pas les grands contre-réformateurs, comme Saint François de Sales ou Saint Charles Borromée, mais l'hérésiarque Martin Luther.

LA FORMATION PRÉCONCILIAIRE DE LA FAMILLE RATZINGER

Saisi par le théologien protestant Karl Barth (1886-1968) et par l'Israélien Martin Buber (1878-1965), le principal représentant du personalisme et du principe dialogique, Benoît XVI avoue : « *J'ai lu naturellement en entier son Opera Omnia, à cette époque Buber était un peu à la mode [...] Tout en lui me fascinait : la piété juive, dans laquelle la foi est spontanée et en même temps toujours actuelle, enracinée dans le présent, sa façon de croire dans le monde d'aujourd'hui.* »

Dans les réponses de Benoît XVI, parmi les nombreux

doutes que celles-ci suscitent, parmi les nombreuses interrogations restées sans réponse, parmi les nombreux passages au ton pirandellien, comme nous l'avons vu, quelque chose nous apparaît authentique et réel : la formation catholique de Joseph Ratzinger au sein de sa famille. Une sève qui lui a permis de ne pas perdre la Foi, malgré ses études philosophiques et théologiques passionnées sur l'âge révolutionnaire de la pensée. La présence de sa sœur Maria a été déterminante, elle qui l'a toujours accompagné, même à Rome, jusqu'à sa mort, survenue en 1991 : « *Je dirai qu'elle n'a pas influé sur les contenus de mon œuvre, sur mon travail théologique, mais par sa présence, sa façon de vivre la foi, son humilité, elle a préservé le climat de la foi commune, celle dans laquelle nous avons grandi, qui a mûri avec nous et s'est imposée avec le temps* ». Cette « *foi commune* », indiquée par la Tradition bimillénaire de l'Église, « *s'est renouvelée avec le Concile, mais est demeurée solide. C'est donc l'atmosphère de fond de ma pensée et de mon existence qu'elle a certainement contribué à former* ». Et la génération post-conciliaire et les générations futures continueront-elles d'être abandonnées aux parcours déséquilibrés imposés par les philosophies insensées et par les autorités civiles sans raison et sans Dieu ? Nous avons la certitude chrétienne qu'il n'y a pas de salut dans Babylone mais seulement dans les enseignements de l'ancien et du nouveau concile, précieusement indiqué par Dante, où Saint Pierre tient les clefs de la gloire céleste que Jésus-Christ lui a confiées avant de quitter la terre :

*« Ô la profusion qui remplit jusqu'aux bords
ces opulents greniers, qui furent sur la terre
les meilleurs travailleurs pour semer le bon blé !*

*Certes, c'est là qu'on vit, jouissant du trésor
que l'on n'a pu gagner qu'en pleurant dans l'exil
de Babylone, où l'or n'avait plus de valeur ;*

*et c'est là que jouit de sa victoire aussi,
sous les ordres du Fils de Dieu et de Marie,
accompagné du vieil et du nouveau concile
celui qui tient les clefs d'une si grande gloire »*

(Dante, *Paradis* XXIII, 130-139).